

France-Algérie, l'incompréhension

ESSAIS La colonisation, l'OAS, les barbouzes : trois ouvrages éclairants



Le général Henry Martin, commandant du 19^e corps en Algérie (1944-1946, troisième en partant de la droite) assiste à la cérémonie officielle de reddition des tribus, à la plage des Falaises, près de Kherrata, le 22 mai 1945.

Ombres et lumières d'une longue histoire

PAUL FRANÇOIS PAOLI

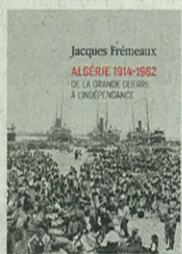
EN finira-t-on jamais avec la guerre d'Algérie ? Il y a quelques raisons d'en douter quand on voit à quel point tout ce qui touche aux relations avec ce pays reste ultrasensible. Et si nous étions capables, une fois pour toutes, de prendre nos distances avec cette histoire terrible qui ne cesse de fermenter depuis tant d'années ? Parce qu'il ne cède jamais à la polémique ni à l'outrance, le nouveau livre de Jacques Frémeaux, *Algérie 1914-1962*, peut nous y aider.

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages ayant trait à l'histoire de ce pays, notamment à sa conquête et à Abd el-Kader, Frémeaux est doté d'une indéniable légitimité dans ce domaine. Son projet est à la fois modeste - il ne prétend pas juger les uns et les autres à l'aune de ses convictions - et très ambitieux car il rétablit des vérités qui ont été minimisées ou censurées et sans lesquelles on ne comprend rien à l'extrême violence de ce conflit. « *Tout ce que l'historien cherche à faire consiste à fournir à la France et à ceux qui l'habitent un savoir structuré, solide, libre des pressions et des manipulations idéologiques permettant de bâtir l'avenir sur autre chose que des rancœurs et des ressentiments* », écrit l'auteur. Ce livre atteint son but car, d'une certaine manière, tout y est. Et d'abord un fait massif que Frémeaux étaye tout au long de cet essai saturé de chiffres et de documents : les masses paysannes qui formaient l'essentiel de la population de l'Algérie n'ont jamais adhéré au projet colonial.

Côte à côte mais jamais ensemble

Au-delà des résistances qu'il a fallu briser par la force, les paysans de ce pays sont restés encore plus hermétiques qu'hostiles à une modernité laïque importée de l'extérieur. L'origine du malentendu entre la France et l'Algérie nationaliste est là. Ce ne sont pas tant les inégalités et la dureté du régime colonial qui heurtaient le fellah que l'illégitimité de ceux qui l'incarneraient à ses yeux. L'Algérie n'a pas eu son Mustafa Kemal. Le ferment islamiste n'a jamais cessé de travailler le nationalisme algérien, comme le montre l'épopée d'Abd el-Kader. Au passage, Frémeaux rétablit la vérité sur l'essence du colonialisme républicain français. Eh non, celui-ci n'est pas né

ALGÉRIE 1914-1962
De Jacques Frémeaux,
Éditions du Rocher,
305 p., 20,90 €.



d'un projet prédateur ! Ce serait si simple ! Ce que voulait la France républicaine, c'était, bien sûr, s'agrandir, mais c'était aussi apporter le bien-être à des masses démunies de tout. « *Quant à la question des écoles, avons-nous fait ce que nous devions ? Avons-nous fait ce que nous pouvions ? Je réponds hardiment : non ! Non nous n'avons pas fait ce que nous devions ; nous n'avons pas fait ce que nous pouvions* », déclare Jules Ferry en 1891.

Est-ce là le langage de la domination ? Non, et c'est cela qui complique l'affaire algérienne. C'est que ce pays a été le tombeau de mille bonnes volontés. Frémeaux montre, chiffres à l'appui, le bond en avant qu'a connu l'Algérie sur un plan sanitaire avec notamment une vacci-

nation de masse qui va booster la démographie. « *Très légitimement, la colonisation peut s'enorgueillir d'une œuvre sanitaire remarquable, passée par l'assainissement des marais et la lutte contre le paludisme, la fin des grandes épidémies et notamment de la peste, vaincue grâce aux contrôles sanitaires établis dans tous les ports de la Méditerranée en 1931, ainsi que le choléra, et la variole combattue par la vaccination* ». Ces progrès n'enlevant rien à l'iniquité initiale de la situation coloniale qui fait des musulmans des éternels mineurs alors que leur population s'accroît. Frémeaux insiste sur l'ignorance mutuelle des deux communautés qui vivent parfois côte à côte mais jamais ensemble. Les Européens principalement dans les

villes et les Arabo-Berbers très majoritaires dans les campagnes.

Il n'y a jamais eu d'apartheid en Algérie mais jamais d'authentique mixité non plus car les mariages étaient impensables entre musulmans et Européens, malgré les sentiments de fraternité qui ont pu lier tant de musulmans à tant d'Européens. N'en déplaise à ces notables, qui comme le pharmacien de Sétif, Ferhat Abbas, voulaient s'acculturer à la France sans cesser d'être musulman. « *Si j'avais découvert la nation algérienne, je serais nationaliste, écrit-il en 1936. Et cependant je ne mourrai pas pour la patrie algérienne car cette patrie n'existe pas... Nous avons écarté une fois pour toutes les nuées et les chimères pour lier définitivement notre avenir à celui de*

l'œuvre française de ce pays. » Les oulémas proches du Cheik Ben Badis lui répondirent dans le journal *el-Chihâb* : « *Notre communauté a sa culture, ses habitudes et ses mœurs, bonnes ou mauvaises (...)* Elle ne saurait être la France. Elle ne veut pas devenir la France, même si elle le voulait. Elle est même une nation très éloignée de la France, par sa langue et ses mœurs, sa race et sa religion et elle ne veut pas s'y intégrer. » Dix ans avant les émeutes de Sétif, la messe était dite et toutes les initiatives, notamment celles, remarquables, mises en œuvre par le plan de Constantine pour remettre l'Algérie au niveau, allaient se heurter à un implacable antagonisme identitaire. L'Algérie ne serait pas la France. ■

Une guerre franco-française

JACQUES DE SAINT VICTOR

LA GUERRE d'Algérie ne fut pas seulement une guerre entre Français et musulmans d'Algérie. Elle fut aussi une guerre franco-française entre partisans et adversaires de l'Algérie française. Deux livres publiés aux Éditions Nouveau Monde permettent de se faire une idée du climat sanglant et brutal qui se répandit en France à partir de la décision du général de Gaulle de procéder à un référendum sur l'autodétermination des Algériens. C'est au début de l'année 1961. Le Général était revenu au pouvoir en 1958 sur la promesse de restaurer l'ordre en Algérie. Il avait eu des mots ambigus (le célèbre « *Je vous ai compris* ») mais qui laissaient plutôt croire qu'il défendrait la présence française en Algérie. L'armée avait gagné la bataille sur le terrain. Mais de Gaulle, au cours de l'année 1960, changea son fusil d'épaule. Il considéra que l'ère de la France en Algérie relevait du passé.

C'est alors qu'à l'intérieur de l'armée une vague de fronde se leva contre ce que certains jugent comme une « *trahison* ». L'OAS (Organisation armée secrète) se constitue et commence à organiser des attentats en Algérie mais aussi en France. Une des branches de l'OAS, la plus meurtrière, fut les « *commandos Delta* ». Ils organi-

sèrent plus de 1 600 assassinats entre 1961 et 1962. Le chef des commandos Delta, Roger Degueudre, fut condamné à mort et exécuté en 1962. À cet égard, les confessions d'Edmond Fraysse, fils de colons et membre de ces commandos Delta, sont passionnantes, même s'il faut toujours en histoire se garder de prendre tout témoignage au pied de la lettre.

Des « barbouzes »

L'auteur nous apprend des choses inouïes, comme le fait que le FLN aurait reçu l'appui des restes des Waffen SS de la tristement célèbre « *SS Mohamed* », à savoir la « *Brigade nord-africaine* » de Mohamed El Maadi, un ensemble de jeunes Arabes de Belleville qui menèrent d'abominables massacres en 1944 en Périgord avec les

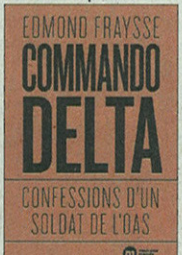
SS français de la Carlingue. Mais ces Mémoires sont aussi intéressants car ils montrent les complications dont un simple homme de main pouvait jouir au sein de l'appareil d'État, policiers, militaires, espions, etc. C'est parce qu'il savait que la plus large majorité des services secrets penchait en faveur de l'Algérie française que le pouvoir gaulliste éprouva le besoin d'avoir recours, comme à l'époque de la Résistance, à ce que le général de Gaulle, lui-même, dans sa célèbre conférence de presse sur l'affaire Ben Barka, appellera des « *éléments clandestins* ». Mot pudique pour cacher une réalité qui, elle, était loin d'être très brillante. Le pouvoir eut recours à des criminels, en particulier des membres de la « *mafia* » corse, pour exécuter un certain nombre de basses œuvres.

La France, qui aime l'euphémisme quand cela touche à ce qui concerne son fonctionnement le plus secret, a préféré parler de « *barbouzes* ». Car tous n'étaient pas en effet des gangsters, comme le souligne la préface de Frédéric Ploquin à propos des archives de Christian Hongrois. Cet anthropologue est le fils d'un « *barbouze* », instituteur, fils de l'Assistance publique, et ancien résistant, qui a œuvré pour l'indépendance algérienne. Il y a, précise Ploquin, « *barbouze et barbouze* ». Ce fut la grande force du pouvoir gaulliste de mélanger les genres et de ne pas se laisser seulement enfermer dans ces sombres « *barbouzes* », comme l'ancien SS français Bouchesseiche, qui monteront l'enlèvement de 1965 contre Ben Barka avec la complicité du gouvernement marocain de l'époque. Certains étaient plus présentables, comme ce Marcel Hongrois qui rendrait ces individus presque sympathiques. On assiste cependant à des massacres, à des tortures, à de bien tristes épisodes dans cet « *Alger nid d'espions* ». Les mémoires de l'ancien soldat de l'OAS et du fils de barbouze se complètent pour éclairer d'un jour nouveau un pan bien oublié d'une guerre civile franco-française qui fut brève mais intense et qui ne s'effaça qu'à la faveur de Mai 68, où le général de Gaulle privilégia la réconciliation des frères ennemis contre le gauchisme. ■

FILS DE BARBOUZE
De Christian Hongrois,
Nouveau Monde
Éditions,
328 p., 17,90 €.



COMMANDO DELTA
D'Edmond Fraysse,
Nouveau Monde
Éditions,
240 p., 17,90 €.



Des Algériens célèbrent l'indépendance à Alger, le 3 Juillet 1962.